Raymond Jean

La singularité d'être communiste

Seuil

J'écris ton nom...liberté

LA SINGULARITÉ D'ÊTRE COMMUNISTE

219
janvier 80

16°R.
20888
(1)

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

Nerval
coll. « Écrivains de toujours », 1964

Éluard
coll. « Écrivains de toujours », 1966

La Vive
roman, 1968

Pour Gabrielle
Introduction aux
Lettres de prison
de Gabrielle Russier
1970

Les Deux Printemps
roman, 1971

La Ligne 12
roman, 1973

La Poétique du désir
(Nerval, Lautréamont, Apollinaire, Éluard)
1974

La Femme attentive
roman, 1974

La Fontaine obscure
roman, 1976

Pratique de la littérature
roman/poésie, 1978

CHEZ ALBIN MICHEL

Les Ruines de New York
roman, 1959

La Conférence
roman, 1961

Les Grilles
roman, 1963

Le Village
roman, 1966

La Littérature et le Réel
essai, 1965

AUX ÉDITIONS DE LA FARANDOLE

Hélène et les Oiseaux
livre pour enfants, 1965

RAYMOND JEAN

LA SINGULARITÉ D'ÊTRE COMMUNISTE

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

DL-26-04-1979-11057

COLLECTION « J'ÉCRIS TON NOM... LIBERTÉ »
DIRIGÉE PAR ANTOINE SPIRE



ISBN 2-02-00-5176-1.

© *Éditions du Seuil, 1979.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

à Rémy

Préface

Roger Vailland, qui était communiste, écrivit *la Singularité d'être français*. En écrivant *la Singularité d'être communiste* Raymond Jean livre une expérience en effet singulière qui permet de réfléchir sur un phénomène aussi peu singulier que possible puisque partagé par 700 000 militants.

Contribution à la réflexion de tous les communistes et de tous leurs interlocuteurs, ce texte permet à Raymond Jean d'aborder la plupart des grands problèmes politiques qui ont agité notre monde depuis plus de soixante ans. C'est sous leur nécessité que se pose aujourd'hui la question capitale de notre temps : comment construire un socialisme prenant en compte les impasses dans lesquelles s'est engagé celui qui se construit à l'Est. « Compagnon de route » du PCF pendant près de vingt-cinq ans, Raymond Jean devient communiste en 1968. Pourquoi ce moment-là ? Qu'est-ce qui, dès son plus jeune âge, a contribué à lui faire partager comme siennes les luttes, les succès, mais aussi les revers du mouvement communiste ? L'URSS vue à travers Gide, la déclaration de guerre à travers Nizan, la Résistance et la Libération vécues avec l'enthousiasme de la jeunesse, la découverte du marxisme à travers les hommes et les livres, la séduction existentialiste, la réelle distance d'avec le stalinisme bien avant le XX^{e} Congrès font partie du patrimoine de Raymond Jean.

Pourquoi cette attitude religieuse et fidéiste de la part des militants communistes à l'égard de leur parti, s'interroge-t-il ? Le Vietnam, le Cambodge, le Maroc, l'Algérie, autant d'étapes pour lui, où il anticipe souvent avec courage sur l'immense

mouvement de décolonisation qui allait suivre ces guerres absurdes. La France de mai 68 et les hésitations du PCF, la Tchécoslovaquie envahie font de lui, dès son adhésion, un communiste critique, ce qui devrait être un pléonasme.

L'affaire Gabrielle Russier qui lui donne l'occasion d'être sans doute l'un des plus ardents défenseurs de cette enseignante injustement condamnée ; la double affaire Tillon qui consacre l'exclusion d'une des plus grandes figures du parti communiste français sont autant de moments où l'auteur mesure le chemin qui reste à accomplir par son parti. Les événements du Chili, divers séjours aux États-Unis, des voyages en URSS et dans les pays de l'Est, le déroulement du printemps des œillets au Portugal donnent à son livre une réelle dimension internationale : étroite est la voie démocratique seule possible pour construire le socialisme dans un pays développé. L'échec de la gauche en mars 1978 donne naissance à un mouvement de contestations d'une ampleur nouvelle au PCF : sur quelles bases ? Pour aller où ? Les partis communistes sauront-ils rompre avec les formes de pensée et les systèmes qui, dans le passé, ont pu conduire au stalinisme et en faire la critique définitive ?

Et si l'on commençait à voir la pratique communiste comme elle est, avec le meilleur comme avec le pire, pour qu'un jour un socialisme « différent » puisse triompher ?

Antoine Spire

1. Trajet

Je suis né en 1925. Lénine venait de mourir — en 1924. Le congrès de Tours était vieux de cinq ans. A Paris, les surréalistes criaient : « Ouvrez les prisons... licenciez l'armée ! », adressaient des lettres au dalaï-lama, au pape, aux recteurs des universités européennes, aux médecins-chefs des asiles de fous. Aragon constatait, malgré son admiration pour la révolution des Soviets, que « les problèmes posés par l'existence humaine ne relèvent pas de la misérable petite activité révolutionnaire qui s'est produite à notre Orient au cours de ces dernières années [1] », et il ajoutait : « Voilà pourquoi je n'admettrai de personne une leçon au nom d'un dogme social, fût-ce celui de Karl Marx. » Néanmoins, la grande lueur qui s'était levée à l'Est, huit ans auparavant, clignotait très fort.

Je ne pouvais guère m'en apercevoir. A Marseille, où je venais de naître, une rumeur d'affaires et de négoce, un certain souffle venu du large — et notamment du monde colonial —, un brassage bruyant de races, de peaux et d'accents étouffaient les préoccupations politiques. Ce qu'on pouvait en percevoir n'avait trait qu'à la vie municipale et locale, tout entachée de combinaisons et de pratiques douteuses, de style très *maffioso*, quand ce n'était pas de gangstérisme pur et simple. Rien de très exaltant pour une conscience d'enfant. Ce qui aurait été plus intéressant, je ne m'en rendais pas compte. Par exemple que ma mère était juive et liée, par sa famille, à une bourgeoisie libérale où l'on parlait de « droits de

1. Aragon, in *La Révolution surréaliste*, Paris, 15 janvier 1925.

l'homme », de « libre pensée », d' « antisémitisme », mots que j'ai entendus très jeune sans bien les comprendre. Que du côté de mon père, les contradictions étaient tout à fait à l'image d'une certaine France d'alors : milieu modeste, d'origine plutôt rurale, où un grand-père officier, qui avait vécu à peu près toutes les aventures et mésaventures coloniales, faisait passer, malgré les très grandes libertés de sa vie privée, je ne sais quelle respectabilité tricolore. Ce grand-père pourtant penchait du côté socialiste et s'enthousiasmait pour les hautes figures de la République, les grands orateurs surtout, de Jaurès à Viviani. Mon père, lui, allait plus loin vers la gauche. Certes, petit fonctionnaire qu'il était, il ne s'aventurait guère politiquement, allergique en outre à tout ce qu'il considérait comme « embrigadement », mais c'est de sa bouche que j'entendis prononcer, enfant, pour la première fois, le mot de *communisme*. Je trouvais que c'était un beau mot, parce qu'il avait à ce moment-là quelque chose de provocant et d'offensif qui me plaisait. Je le gravai un jour sur le tronc d'un arbre du jardin zoologique de Marseille, où l'on m'emmenait jouer avec d'autres enfants, et cela fit des remous, choqua les uns, consterna les autres. C'est mon premier souvenir politique.

Il fallut attendre les années du Front populaire pour que j'y voie un peu plus clair. J'ai le souvenir d'une espèce de fête qui s'installait partout dans la rue. Quand je revois ces images aujourd'hui, dans des montages cinématographiques, toutes sortes de scènes s'éclairent rétrospectivement. Mais, alors, les choses m'arrivaient par bribes, par éclats, en miettes. Je vois par exemple une réunion publique, dans un bar, où un de mes camarades de classe apporte une gerbe de fleurs à un notable de la SFIO : on s'embrasse, on chante *l'Internationale*. Je vois un parlementaire, ceint de son écharpe tricolore, qui inaugure une rue nouvelle, coupe aux ciseaux le ruban symbolique, dans une atmosphère de liesse populaire. Au lycée, j'ai l'impression que tout se transforme, se libère. On organise les « loisirs dirigés » et je découvre des choses que

j'ignorais : des sorties champêtres avec un professeur de gymnastique très militant, très style auberge de la jeunesse, des activités manuelles inattendues, comme la construction de modèles réduits d'avion (je comprendrai par la suite que l'aviation populaire était un des thèmes, sinon des mythes, du Front, et qu'un ministre comme Pierre Cot cherchait à y sensibiliser l'opinion). Il y avait aussi la rue qui bougeait : des ouvriers défilaient sur la Canebière en levant le poing et en chantant *l'Internationale*. Cela n'était pas du goût de tout le monde et j'entendais, çà et là, des propos effrayés, scandalisés devant ces manifestations, révélateurs de la peur qui rôdait, gagnait les classes moyennes. Moi, j'aimais bien ces ouvriers, en bleu de travail, dans la rue, et les paroles de *l'Internationale* me plaisaient. J'étais tout à fait d'accord pour que le monde « change de base », pour que ceux qui ne sont rien « soient tout ». Quant à faire du passé table rase, je n'avais rien à dire là-dessus : ce qui survenait était mon présent, il me paraissait tout neuf et violent, et le savoir que je commençais à acquérir en sixième, où je me plongeais studieusement dans le latin et le grec, ne constituait pas encore un patrimoine culturel suffisant pour que j'aie envie d'en faire table rase. J'ai beaucoup regretté plus tard de ne connaître toujours que les mêmes paroles, indéfiniment répétées, du chant libérateur de Pottier. Il m'est apparu qu'il en existait d'autres qui disaient que « l'État comprime et la loi triche », qu' « il n'est pas de sauveur suprême », qu'il serait bon d'appliquer « la grève aux armées » (avec ce magnifique corollaire adressé aux chefs de guerre : « S'ils s'obstinent, ces cannibales, à faire de nous des héros, ils sauront bientôt que nos balles sont pour nos propres généraux »). Et comment oublier la phrase finale qui chantait : « Le soleil brillera toujours » ? Il n'y en avait qu'une qui pouvait rivaliser avec elle, c'était celle, splendide, de Trotski parlant d'une tribune, pendant la révolution d'Octobre : « Si le soleil ne brille que pour la bourgeoisie, eh bien camarades, nous éteindrons le soleil ! »

Mon comportement général, en ces années trente, était celui d'un « bon élève » avec ce que cela suppose de limité et de bloqué. Je ne connaissais rien à la littérature, même si j'étudiais avec le plus grand sérieux celle des siècles passés. Je ne connaissais rien à l'histoire même si ce qu'il y avait de plus extrême dans la Révolution française — de Rousseau à Robespierre et de Marat à Saint-Just — me paraissait absolument exemplaire : quant à la Commune, elle aurait sans doute éveillé en moi bien des émotions, mais personne ne m'en parlait. A la réflexion, ce qui a dû le plus travailler, dans l'obscur de ma préconscience politique, à cette période, c'était l'extraordinaire déséquilibre sur lequel reposait mon origine, le mixage de races et de souches qui était à l'origine de mon moi individuel et social. J'ai su plus tard qu'il sortait en général quelque chose de fécond de ces alliages. Mais je n'avais pas alors la moindre perception d'une telle réalité. Elle était là pourtant. Il y avait d'un côté cette ascendance maternelle juive et orientale, avec le parfum de bourlingage des grands ports méditerranéens, et comme un lointain cosmopolitisme venu du Levant, dont Marseille était le relais. Il y avait d'autre part mon père, avec sa vision très clairement libertaire de la société française et de ses aliénations, sa confiance dans la culture comme principe d'émancipation, c'est-à-dire sa révolte de « col blanc », à la fois politique et non politique. Tout cela constituait un bizarre mélange, bourré de contradictions, où il était impossible de démêler ce qui était bourgeois, ce qui relevait des classes moyennes, ce qui était virtuellement prolétaire (parce que nous vivions du seul salaire de mon père, qui était modeste). A quoi s'ajoutait l'éducation religieuse qu'on me donnait, qui me faisait battre le cœur mais me troublait la vue. Idéologiquement, c'était la confusion la plus totale et je me demande certains jours comment j'en suis sorti.

J'ai grandi comme cela, tantôt leurré par l'aisance qui régnait du côté de ma grand-mère maternelle (et j'emploie cette fois l'expression « du côté de » dans son sens très exactement proustien),

tantôt alterté sur la tyrannie de l'argent par les réelles difficultés financières qui existaient à la maison. Je travaillais. J'étudiais. Je comprenais beaucoup de choses, mais pas celles qu'il aurait fallu comprendre. J'étais prêt à tomber dans tous les idéalismes. Celui qui s'empara le plus sérieusement de moi, au moment de l'adolescence, était lié au courant pacifiste qui devait entretenir tant d'illusions dangereuses dans les têtes les plus rebelles d'alors, et conduire à l'esprit de Munich. J'avais lu Giono dans l'enthousiasme (et Manosque qui n'était pas loin m'apparaissait comme un lieu de pèlerinage), je m'exaltais à la lecture des *Vraies richesses* et me sentais réellement mobilisé à celle de *Refus d'obéissance*. L'idée du refus d'ailleurs me tenaillait très fort. Le rejet d'un certain ordre établi, et de tout le militarisme qui le garantissait, s'imposait avec moi avec vigueur. Tout ce qui apparaissait national et faussement patriotique m'écœurait depuis le jour où, assistant avec mon père à une parade militaire sur le Vieux-Port, j'avais été témoin du geste d'un homme qui avait fait voler d'une main justicière le chapeau d'un badaud qui restait couvert pendant qu'on jouait *la Marseillaise* : or le malheureux était simplement infirme et sourd. Mais l'autre l'avait injurié comme « mauvais Français ». Au lycée, dans les moments de plus fortes tensions du Front populaire, j'avais reçu la même injure de la part de camarades idiots, excités à la haine par des familles plus idiotes encore.

Si je les avais connus, j'aurais sans doute trouvé des appuis et des appels chez des écrivains comme Barbusse, Guilloux, Aragon, Malraux, Nizan ou Céline, mais les deux seuls que je découvrais avec Giono étaient Montherlant et Cocteau. J'aurais aimé des militants comme Vaillant-Couturier ou Gabriel Péri, mais ils n'étaient que des noms que prononçait de temps en temps mon père (avec un vrai respect d'ailleurs). J'aurais embrassé la cause et les querelles des surréalistes, mais on savait peu de chose d'eux en province et je ne fréquentais pas encore *les Cahiers du Sud*. J'aurais lu des revues et des journaux comme *Clarté, Europe, Monde, Vendredi* : ils entraient d'ailleurs à la maison,

mais j'ignorais ce qu'ils représentaient. Tout cela m'aurait peut-être donné une conscience plus militante, une perception plus vive du sens de la responsabilité politique et m'aurait sans doute conduit à un engagement communiste plus précoce. Plus fidéiste, peut-être aussi. Et je ne puis dire si cela aurait été un bien. Quand je considère aujourd'hui la manière dont se sont façonnées alors certaines convictions, j'ai le sentiment que c'est à cette époque-là que chez beaucoup de militants se sont scellés avec le mouvement communiste international des engagements aveugles. C'était parfaitement compréhensible, le Parti donnant de lui, au moins jusqu'au pacte germano-soviétique, une image dynamique et authentiquement révolutionnaire — que symbolisait assez bien la rayonnante combativité de Maurice Thorez jeune — et se révélant en outre le fer de lance des luttes ouvrières et populaires. L'URSS de Staline continuant à apparaître comme l'horizon indiscuté de la révolution mondiale. C'était pourtant le moment où il aurait fallu déjà ouvrir les yeux et se montrer lucide sur ce qui, dans le système soviétique, posait de sérieux problèmes. Mais l'information était absente, les grands procès étaient ignorés ou passés aux profits et pertes de toute grande secousse révolutionnaire, et les témoignages critiques qui pouvaient survenir étaient récusés ou stigmatisés d'avance.

A la réflexion, il en est un qui, avec le recul, mérite d'être très scrupuleusement pris en considération. C'est celui de Gide. J'aurais aimé le connaître et être capable de l'apprécier à cette époque. Mais on sait comment il fut accueilli. Le *Retour de l'URSS* et les *Retouches à mon retour de l'URSS* ne pouvaient être qu'un livre de trahison et de calomnie. D'autant plus que Gide avait accepté d'être invité officiellement en URSS, de parader sur la place Rouge, d'y prononcer des discours. Or, c'était justement là ce qui faisait le prix de son témoignage. Les extrêmes honneurs dont il avait été entouré, l'amitié chaleureuse qu'il avait ressentie et les réalisations très positives qu'il avait constatées (et sur lesquelles il ne restait nullement silencieux) ne l'empêchaient pas d'ouvrir luci-